

and selfish materialism is thriving, the search for a corrective "grand design" for a sustainable and non-exploitative system of production promises to be a daunting one. However, few would disagree with Goodman and Redclift's

concluding statement: "We need to address the sustainability of our own models, then, before we are in a position to hand them down to others" (p. 256).

David E. Nye,
Electrifying America:
Social Meanings of a New Technology, 1880-1940

LOUISE TROTTIER

Nye, David E. *Electrifying America: Social Meanings of a New Technology, 1880-1940*. Cambridge, Mass.: The MIT Press, 1991. ISBN 0-262-1404-89.

L'historiographie américaine des deux dernières décennies a surtout envisagé l'électrification dans des perspectives relevant des sciences économiques, des sciences pures et appliquées et de la technologie, comme en témoignent les écrits de D. Clayton Brown, Robert Friedel, Bernard Finn, Thomas Hughes et Louis Hunter. C'est essentiellement le contexte social du développement de l'électricité pendant les soixante premières années de son application aux États-Unis qui est envisagé dans l'étude de David Nye. L'hypothèse de départ de l'auteur repose sur le fait que, d'une part, la technologie demeure une extension de la vie humaine et, d'autre part, l'électrification est un processus social variable suivant les époques et les cultures et dérive de l'interaction complexe de divers facteurs économiques, politiques, techniques et idéologiques. Dans les huit chapitres de l'ouvrage, ces facteurs seront repris ponctuellement pour décrire les transformations et contradictions majeures qui, de 1880 à 1940, résulteront de la consommation de l'électricité dans le milieu urbain, rural, industriel et familial.

Comme l'auteur le sous-entend à plusieurs égards, l'électrification, c'est d'abord et avant tout une question de puissance, de concordance de circuits, de création de tensions, tant sur le plan énergétique que politique et économique. Il rappelle que la décentralisation des pouvoirs publics, éminemment pertinente au contexte américain, a favorisé les intérêts du

secteur privé en lui permettant de réglementer et de contrôler la production, la distribution, la vente et la demande d'électricité ainsi que la fabrication d'équipements et d'appareils destinés au milieu domestique, rural et industriel. C'est donc un marché oligopole qui, malgré ses fréquents débats et dissensions, va œuvrer à la fabrication d'une conscience électrique et d'un esprit de consommation massive de cette nouvelle source d'énergie. Ce marché est constitué des « poulpes » General Electric, Westinghouse et leurs filiales, des compagnies municipales, de « lobbyistes », tels la National Electric Light Association (NELA) et la National Electric Manufacturers Association, de sociétés d'État, telles la Tennessee Valley Authority (TVA) et la Rural Electrification Association (REA), ainsi que de grands consortiums financiers.

L'avènement de l'électricité sur la scène publique a été grandement favorisé par les foires, les parcs d'attraction et les expositions universelles. Selon Nye, ces manifestations ont joué un rôle primordial dans la présentation et le développement de techniques qui, dans la plupart des grandes villes américaines, vont dominer les systèmes d'éclairage des rues, commerces, édifices publics et panneaux publicitaires ainsi que l'organisation du transport urbain et qui inspireront la scénographie des théâtres. Nye relève les influences reçues dans la conception architecturale et l'illumination des édifices publics et résidentiels, le design et les courants esthétiques caractérisant, par exemple, la production artistique de l'École de New York. À cet égard, il est intéressant de noter l'impact du « White Way » dans la compréhension des œuvres d'Alfred Stieglitz, de Georgia O'Keeffe et de Mark Rothko.

Par ailleurs, Nye fait valoir que le réaménagement des centres urbains, leur débordement vers la campagne par l'extension des banlieues, la création d'une société de loisirs et l'affirmation plus prononcée des distinctions sociales témoignent de la fréquentation de plus en plus achalandée des tramways électriques.

L'auteur établit d'intéressantes comparaisons entre l'usine, la résidence familiale et la ferme pour illustrer les bouleversements apportés par l'électricité dans le monde du travail après 1910. L'édification de complexes usiniers de plus en plus vastes, l'augmentation et le réaménagement des aires de production, l'implantation du travail à la chaîne, l'adoption progressive du *bungalow* et de la « maison modèle » entièrement électrifiée comportant de grandes pièces, de même que l'utilisation d'équipements et d'appareils domestiques de plus en plus nombreux et sophistiqués en représenteraient les principales caractéristiques. Les références multiples à la culture matérielle associée au travail domestique et industriel, ainsi les influences exercées par le style international – tant dans le design que dans l'architecture – méritent d'être soulignées,

Dans ce même ordre d'idées, l'auteur démontre que les améliorations apportées à la machinerie agricole et aux procédés de conservation des aliments et de protection du bétail, l'augmentation et la diversification des produits, l'intégration progressive de la campagne à la ville et l'accès des fermiers au marché urbain comptent parmi les bénéfiques de l'électrification rurale entreprise après 1930. Il signale en particulier l'influence qu'ont pu exercer les programmes du genre conduits en Ontario au début du siècle.

La spécialisation des tâches, la croissance de la productivité, l'allègement des conditions de travail, la formation de coopératives rurales d'électricité et le remplacement des effectifs humains par des appareils électriques pourraient apparaître comme les conséquences les plus logiques de ces profonds changements. Nye soutient néanmoins que de nombreuses contradictions ont pu être engendrées par le processus d'électrification pendant sa période formative, ainsi au niveau de sa perception et de son application. Ayant connu son essor dans un environnement concurrentiel en raison de la décentralisation politique, source de profit pour les entrepreneurs, élément de spectacle, force motrice et moyen de transport pour le grand public, l'électricité a perturbé l'équilibre de la plupart des activités personnelles et professionnelles.

Ainsi, au lieu de simplifier les tâches, les innovations apportées dans les usines ont plutôt contribué à accentuer le contrôle des travailleurs par les gestionnaires. De même, loin d'avoir libéré les hommes et les femmes des pénibles besognes quotidiennes, les appareils domestiques ont davantage haussé les exigences face à la répétition de certaines activités, comme le nettoyage, la cuisson et la présentation des aliments.

L'étude tend donc à démontrer que, dans la société américaine, le processus d'électrification a contribué à la formation d'un esprit de consommation et de gestion d'une nouvelle source d'énergie plutôt que d'une conscience de classe liée à la conservation de cette même ressource. Simultanément et tout en illustrant des innovations techniques et de nouvelles tendances de la production artistique, le côté spectaculaire des manifestations de l'électricité a aussi permis d'articuler dans la population une mentalité relevant d'une vision utopiste du progrès et des aspirations fondées sur la mécanisation totale des activités domestiques, agricoles et industrielles. En ce sens, l'électrification est ici considérée comme un élément déclencheur de la modernité en Amérique et, par extension, érige le XX^e siècle comme celui de LA lumière.

Pourtant, même si cette étude prétend se concentrer sur la signification sociale d'une nouvelle technologie, celle-ci n'est jamais décrite comme telle mais plutôt en fonction de ses principales manifestations. Ce genre de lacune touche également les concepts de modernité et d'autres concepts apparentés, comme le futur utopique et le sublime technologique, qui ne bénéficient pas d'une définition substantielle mais plutôt de brèves allusions. De même, en considérant la technologie comme une extension de la vie humaine, l'auteur répète en substance les thèses défendues depuis « moult » décennies, ainsi par André Leroi-Gourhan, Lewis Mumford, Marshall McLuhan et Thomas Hughes.

La question de l'électrification industrielle est traitée de manière tout aussi générale; l'auteur aurait pu innover en fournissant des données originales sur les travailleurs de l'électricité, par exemple sur leur formation et leur spécialisation, ce qui lui aurait permis de citer le rôle des entreprises à cet égard. Il aurait aussi pu établir des comparaisons intéressantes entre le fonctionnement des chaînes de production dans les usines Ford (le modèle classique du genre) et celles de General Electric ou de Westinghouse. D'autre part, la consultation de certaines sources historiographiques canadiennes

à propos de l'électrification rurale en Ontario lui aurait permis d'éviter des inexactitudes concernant les installations de Niagara Falls. Enfin, sur le plan esthétique, l'auteur aurait eu intérêt à évoquer davantage l'influence du style moderniste, ainsi dans l'architecture des centrales hydro-électriques et dans le design des équipements pertinents.

Fondé sur des sources originales – les référé-

rences aux documents visuels, films, photographies, œuvres d'art, et aux enquêtes orales s'avérant particulièrement appréciables – *Electrifying America* offre un style clair qui facilite la compréhension des thèses exposées et se lit aisément. L'ouvrage peut être recommandé aux chercheuses et chercheurs intéressés à une introduction à l'histoire sociale de la « Galaxie Edison ».

**Paul Nathanson,
*Over the Rainbow:
The Wizard of Oz as a Secular Myth of America***

JEFFREY A. BROWN

Nathanson, Paul. *Over the Rainbow: The Wizard of Oz as a Secular Myth of America*. Albany, New York: State University of New York Press, 1991. 432 pp., 10 illus. Paper \$39.25, ISBN 0-8357-1899-9.

Nathanson begins his exploration of the classic 1939 film *The Wizard of Oz* with what appears to be a simple question: "Why is this movie so massively and enduringly popular?" The cinematic version of Frank L. Baum's children's story has indeed become a cultural phenomenon worthy of serious consideration. For over 50 years *The Wizard* has captured the imagination of audiences regardless of age, sex, race, class or religion. While acknowledging the film as a superbly crafted musical extravaganza, Nathanson goes beyond the superficial to investigate the underlying themes that contribute to the film's lasting popularity and its particularly American resonance.

Being that it is not the film in question but our fascination with it, one would be hard pressed to consider this book as a contribution to film studies alone. *Over the Rainbow: The Wizard of Oz as a Secular Myth of America* is an intricate analysis of American values woven around the study of a particular film as a "secular myth." Nathanson suggests that *The Wizard* is popular because it acts as a wish-fulfilling dream for the entire nation. It is a collective fantasy in which Dorothy, our proxy, enacts the themes of "growing up" and "going home." Nathanson argues that these themes, tied as they

are to American ideals, such as Dorothy's pastoral origins and her "pluckiness," reveal that *The Wizard* both reflects and affirms a deep-seated cultural myth for a country that is officially secular but still fundamentally religious.

Nathanson draws heavily (perhaps too heavily at times) on past scholarship from fields as diverse as psychoanalysis and architecture to construct his argument. Some readers will be disturbed by the detail with which Nathanson recounts the work of others. At times it is appropriate and engaging, but often the excessive re-presentation is simply repetitive leaving the reader to wonder where Nathanson's own contribution lies. When he does present his own ideas, in his own words, they are clear and insightful. Unfortunately there are times when we go for whole chapters only hearing Nathanson as an editorial link between other scholars. This matter of style aside, *Over the Rainbow* presents a uniquely interdisciplinary approach to a classic movie and the society that created and sustains it.

The first half of the book involves deconstructing the formal properties of the film to open it to psychoanalytic dream analysis. Nathanson carefully outlines three distinct stages of *The Wizard* as "Kansas Prologue," "Oz" and "Kansas Epilogue" by their variation in such cinematic conventions as sound, colour, *dramatis personae* and *mise en scène*. Based on the fantastical features that set the "Oz" stage apart from the more realistic "Kansas" episodes, Nathanson argues that Dorothy's journey